

DISCOURS DE L'EXIGUÏTE COMME LITTÉRATURES-MONDES ?

Le cas de l'anthologie et de la nouvelle d'origine insulaire

SILVIA U. BAAGE
McDaniel College
sbaage@mcdaniel.edu

Résumé : Nous examinerons un de ces discours de l'exiguïté qu'évoque François Paré, la littérature insulaire. Nous proposerons d'analyser la notion du fragment insulaire afin de comprendre si des affinités existent entre les modèles de transculturalité d'une écriture sans frontières dans le sens où les auteurs d'origines insulaires, les partisans d'une littérature-monde en français et les critiques littéraires entendent ce terme. Pour ce faire, nous nous pencherons sur les discours anthologiques, plus précisément, le recueil de nouvelles « Miniatures : Nouvelles du monde » (publié à Paris) et le recueil de nouvelles trans-océaniques, *Partir sans passeport* (*Idem*, 2011). Notre analyse se focalisera d'abord sur la fonction épistémologique du fragment pour ensuite passer à la double-minorisation de l'espace (l'île) et du genre (la nouvelle). Nous montrerons dans la dernière partie que dans les nouvelles en question, l'écriture du fragment tiendra compte de l'expérience de l'exil et de la migration qui prend de diverses formes. L'écrivain des marges serait-il condamné à s'exprimer dans un genre « mineur » afin de se faire entendre ?

Mots clés : anthologie, exiguïté, îles, littérature-monde en français, marges, nouvelle.

Abstract: This article examines one of the discourses of smallness that François Paré refers to as « island literature ». I will analyze the concept of the island fragment to understand if any affinities exist among models of transculturality that describe writing without borders the way this term is understood by island authors, the advocates for world literature in French, and literary critics. I will look at two anthologies, the collection « Miniatures: Nouvelles du Monde » (published in Paris) and the collection of transoceanic short stories *Partir sans passeport* (*Idem*, 2011). My analysis will first focus on the epistemological function of the fragment and then move to the « double-minorisation » of space (the island) and genre (the short story). In the last section, I will show that in the short stories in question, writing the fragment takes into consideration the experience of exile and migration in its various forms. Is the writer of the margins condemned to express himself in a « minor » genre to make his voice heard?

Keywords: anthology, exiguity, islands, world literature in French, margins, short story.

Dans son essai de 1992, *Les littératures de l'exiguïté*, François Paré a analysé quatre discours de l'exiguïté¹ dont la littérature insulaire qui représente bel et bien une de ces « écritures (...) qui (...) semblent bien souvent constituer aujourd'hui le tranchant de l'écriture mondiale » (Paré, 1994 : 19). Contrairement aux propositions des vingt-sept interventions du manifeste de 2007 qui préconisent, entre autre, « la carte d'un monde polyphonique, sans plus de centre » (Le Bris, 2007 : 42), Paré avait insisté, en 1992, sur le fait que l'essentiel adviendrait en dehors du centre, comme l'affirme Robert Major dans la préface de cet essai dans laquelle il résume le regard critique de Paré ainsi : « D'une part, un émerveillement réel pour la vitalité remarquable des cultures de l'exiguïté ; d'autre part, un désespoir tenace devant le peu de cas qu'on en fait » (Paré, *op. cit.*, 15).

Ce vacillement entre le dynamisme créateur de la part des auteurs des marges et l'indifférence flagrante de la part du centre a déclenché de vifs débats dans la théorie postcoloniale francophone. Toutefois, ces tentatives de transformation du canon, des pratiques de lecture ainsi que des mécanismes de consécration ne se sont guère arrêtées sur la petite forme dont l'anthologie et le recueil de nouvelles, issus de la France insulaire, si bien que ces petits textes restent souvent méconnus. En effet, en tant que genre mineur, voire bâtard de la littérature, la nouvelle est, comme l'indique Franck Evrard, souvent repliée « sur un circuit parallèle au monde de l'édition, avec ses propres revues, ses concours de nouvelles, ses ateliers d'écriture » (Evrard, 1997 : 4). C'est pourquoi nous soutenons avec Paré qu'il est nécessaire « d'imaginer le concept de littérature autrement qu'à travers ce prisme [de quatre cent ans d'histoire littéraire européenne] » (Paré, *op. cit.*, 22).

Pour ce faire, nous nous focaliserons sur ce que Jean-Marc Moura appelle « l'effet anthologique » dans deux recueils de nouvelles d'auteurs qui écrivent en dehors de l'Hexagone. Il s'agira de s'interroger sur ces recueils ou anthologies de littérature insulaire comme « moyen dynamique de construire le lieu d'énonciation d'une œuvre. Elle invite à la découverte d'un mouvement littéraire et culturel qu'on présente dans sa cohérence jusqu'alors négligée » (Moura, 2005 : 115). Doublement marginalisés, sur le plan géopolitique et institutionnel, ces textes présentent ainsi les caractéristiques de ce que Paré appelle les discours de l'exiguïté. Notre propos comportera quatre parties dans lesquelles nous considérerons d'abord les réalités complexes de la littérature insulaire dans le cadre des études postcoloniales francophones à partir des méthodes développées pour dépasser

¹ « De ces discours de l'exiguïté, je retiendrai quatre formes (...) : les littératures minoritaires, les littératures coloniales, les littératures insulaires et les *petites* littératures nationales » (Paré, 1994 : 26).

les binarités entre centre / périphérie. Dans la deuxième partie, nous examinerons le passage du local au mondial à travers diverses collaborations avant de passer dans la troisième partie à la notion du fragment dans son rapport à la petite forme du texte, du paratexte et de l'espace géographique. Dans la dernière partie, nous étudierons les expériences de l'écart dans le recueil de nouvelles *Partir sans passeport*.

Reconnaissance et légitimité de la littérature insulaire de l'Outre-France : une production (ultra)périphérique

Avant d'aborder la question de genre mineur dans lequel s'inscrit la nouvelle d'origine insulaire, il convient de situer la littérature insulaire de l'Outre-France - troisième forme des discours de l'exiguïté - dans l'ensemble de la production littéraire d'expression française sans se heurter à ce fameux « miroir où l'excellence française pouvait se contempler » (Le Bris, *op. cit.*, 44). Ce constat a effectivement été le cheval de bataille d'autres critiques, dont Jean-Marc Moura qui, dans *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, récuse la notion arbitraire du canon littéraire occidental (Moura, 2005). En effet, certains auteurs écrivent en français, hors l'Hexagone, et sont systématiquement exclus des anthologies ou absents des rayons de librairie, en raison de leur situation de périphérie².

L'analyse de la production littéraire des régions de la France insulaire ainsi que de sa réception, doit s'inscrire dans ce que Béatrice Mangada appelle une francophonie transculturelle ; elle revient sur le propos de Moura pour « justifier le besoin de considérer une autre francophonie postcoloniale sans racines ni frontières mais plutôt transculturelle, qui se nourrit, entre autres, de traversées vitales et créatives au carrefour de langues et cultures » (Mangada, 2014 : 35)³. Car une des approches privilégiées réside dans l'aspect linguistique du fait francophone pour « les francophonies antillaises et les francophonies indianocéaniques » (Moura, *op. cit.*, 26) et « la francophonie d'implantation » pour « les pays ou régions où coexistent des survivances francophones (...) : Polynésie, Nouvelle Calédonie » (*Ibid.*, 31). Ces différents types de francophonies insulaires sont au cœur de

² « Ces littératures sont en situation de périphérie soit parce qu'elles appartiennent à une culture minoritaire dans la région où elles sont produites (Québec au XX^e siècle), soit parce qu'il n'y pas de coïncidence entre leur ancrage socioculturel et le champ littéraire (métropolitain, européen) en l'absence d'un champ littéraire autochtone conséquent » (Moura, *op. cit.*, 39).

³ Il convient également de noter que dans l'ouvrage collectif dans lequel paraît cet article, cette démarche permet de considérer, entre autre, la production littéraire sur et des îles méditerranéennes comme Chypre ou la Crète.

notre travail concernant la littérature insulaire que Mustapha Trabelsi distingue de façon stratégique de la littérature à thématique insulaire (Trabelsi, 2005).

Mais comme le montre Pascale de Souza, le prisme de ces francophonies insulaires n'est assurément pas toujours favorisé dans les études francophones postcoloniales qui, outre les Caraïbes francophones, se concentrent très rarement sur les îles en dehors de la mer caribéenne (De Souza, 2009). Le Guadeloupéen Daniel Maximin a essayé de démontrer une telle approche de la francophonie insulaire dans son discours plénier du congrès annuel du Conseil International d'Études francophones de 2011 en faisant le tour du monde des îles tropicales de l'espace francophone. Il en va de même pour le Festival des Outre-mers qui ouvra ses portes pour la première fois à Paris du 29 avril au 15 mai, sous l'égide du Commissaire général de l'année de l'Outre-mer Daniel Maximin⁴. C'est dans le cadre du festival que l'on entend parler d'une littérature *ultramarine* plutôt que d'une *francophonie insulaire*, terme qui évoque, d'après Jean-Christophe Gay,

'DOM-TOM'⁵, 'France du lointain', 'France d'outre-mer', 'outre-mer(s) français', autant d'appellations cherchant à nommer avec plus ou moins de bonheur un ensemble de terres n'appartenant pas au continent européen et sous souveraineté française (...) Nous (...) préférons la locution adverbiale 'outre-mer' et l'adjectif 'ultramarin' (Gay, 2008 : 5).

Mais Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo ne manque pas de rappeler que même dans les DOM, nous aurions tort de ne pas nous méfier : « Ranger ces littératures sous l'étiquette du DOM assimilé ou de la francophonie, et les analyser avec les outils que demandent ces classifications, c'est donc rater leurs enjeux » (Magdelaine-Andrianjafitrimo, 2009 : 43). Cette complexité épistémologique rendrait difficile toute tentative de classer ces *paroles d'outre-mer* :

La notion d'outre-mer se structure donc selon un centre français et des périphéries, plus ou moins assimilés à la France, toujours aux confins de la francité. Elle n'est pas renversable : ce qui est outre, c'est le reste du monde et l'on comprend le plus souvent les 'paroles d'outre mer' comme des paroles *tenues sur* l'outre-mer et non comme *issue de* l'outre-mer (*Ibid.*, 35).

⁴ Lors de la première édition du Festival des Outre-mers à Paris, Chantal Spitz et Jean-François Samlong ont été invités, avec Frédéric Ohlen, à une table ronde afin de s'exprimer sur l'existence de la littérature ultramarine (qu'ils produisent, notons-le bien). Depuis cette intervention, nous avons retrouvé leurs derniers textes, mais surtout ceux de Samlong, en vente dans les librairies de la capitale, quoique rangés sur un rayon entièrement à part.

⁵ Il s'agit maintenant des DOM (départements d'outre-mer) - COM (collectivités d'outre-mer).

C'est ainsi que le Salon du Livre ou encore le Festival des Outre-mers deviennent des vitrines importantes pour les littératures en situation de périphérie dont les îles si bien que « la page (...) devient lieu de partage et aussi non-lieu, un lieu de voix et de parole transmise » (Imasango, 2012 : 135-136). Il s'agit là d'une situation de communication importante que Moura dénomme la scénographie :

Celle-ci articule l'œuvre et le monde et constitue l'inscription légitimante d'un texte. Par la scénographie l'œuvre définit les statuts d'énonciateur et de coénonciateur, l'espace et le temps à partir desquels se développent l'énonciation (...) associant une position d'auteur' et une position de 'public' (Moura, *op. cit.*, 109).

Si vitrine il y a, ce genre de manifestation culturelle et artistique se heurte à la difficulté de classification critique. Il suffit d'écouter Paola Ghinelli qui a très bien illustré pour un corpus de textes caribéens que « les écrivains que j'étudiais ont souvent manifesté leur malaise face à l'association systématique de leur œuvre à un adjectif (noir, caribéen, francophone, ...) » (Ghinelli, 2005 : 9). De surcroît, la Tahitienne Chantal Spitz explique dans un recueil d'interventions intitulé *Pensées insolites et inutiles*, « Notre littérature existe parce que nous existons (...) Elle n'a pas à être qualifiée classifiée étiquetée par d'Autres qui ne la lisent qu'au travers des filtres de critères rassis éculés. Elle n'est ni insulaire ni émergente ni postcoloniale » (Spitz, 2006 : 167). Outre le refus catégorique d'adjectifs classificateurs du discours dominant occidental, il se manifeste, dans ces prises de position assez réfractaires, une vision de l'espace qui a un fonctionnement à part. Il s'agit ici du phénomène d'insularisation qui, selon Paré, existe aussi dans les littératures d'origine non-insulaires comme celle de l'Acadie où elle représente une « condition intériorisée de l'exiguïté insulaire » (Paré, *op. cit.*, 31), point sur lequel nous reviendrons plus tard. Quant à l'Océanie, ce repliement sur un espace plutôt ouvert mais lié a été décrit par Epli Hau'ofa comme « une mer d'îles » (« sea of islands »), à l'encontre d'une vision continentale du monde dans laquelle l'espace de l'île reste forcément un espace isolé, voire exotique « du bout du monde » (Hau'ofa, 2008).

Dans cet esprit, il convient de revenir sur l'adjectif *insulaire* dans le contexte du projet littéraire sans frontières, à savoir les affinités entre les auteurs d'origine insulaire. Dans l'introduction du recueil *Nouvelles des mondes créoles*, Raphaël Confiant ne manque pas d'énumérer une longue liste d'écrivains créoles provenant de

ces territoires exigus des Amériques et de l'océan Indien où se sont jouées, au cours des quatre derniers siècles, de terribles tragédies (...) Îles ou fragments de continents qui ont pour nom Martinique, Seychelles, Haïti, Réunion, Guyane, Maurice, Guadeloupe, Sainte-Lucie, Dominique, îles où sévirent le génocide des populations autochtones pour certaines, l'esclavage des Noirs pour toutes, de même que l'engagisme des Indiens et des Chinois, puis l'immigration forcée (...) Îles qui furent colonisées par les Français (...) où surgirent une nouvelle langue et une nouvelle culture, dites 'créoles', (...) Îles accident de l'Histoire (...) rien ne les prédisposait à devenir des terres de culture livresque (Confiant, 2013 : 7-8).

Comment la production d'anthologies et de recueils de nouvelles des terres insulaires de culture livresque se situe-t-elle par rapport aux objectifs d'une littérature-monde en français, d'une part, et, par rapport aux propos de Paré concernant l'expérience de l'exiguïté, d'autre part ? L'insularité serait-elle vécue comme une expérience de l'exil ou comme une ouverture sur le monde ?

Les réseaux d'interdépendances : le passage du local au mondial

Les principes d'une littérature-monde en français et les textes prenant pour sujet les expériences de l'exiguïté, dans le sens où Paré entend ce terme, se rejoignent dans leur désir d'exposer « la diversité des cultures et des langues » (Paré, *op. cit.*, 25). Cette diversité se manifeste à travers une ouverture sur le monde et répond ainsi aux exigences des auteurs de l'ouvrage collectif, *Pour une littérature-monde*, qui se proposent de « donner forme, visage, à l'inconnu du monde, et à l'inconnu en (nous) » (Le Bris, *op. cit.*, 27-28). Pour mieux comprendre le cas des anthologies et des recueils de nouvelles d'auteurs insulaires, il convient de constater avec Paré le lien essentiel entre la condition d'isolement des écrivains de l'exiguïté et leur tendance à « situer l'espace où l'on vit (ici) par rapport aux espaces voisins, en saisir le réseau d'interdépendance dans son actualité et dans son évolution » (Paré, *op. cit.*, 163). Cette question d'interdépendances nous semble particulièrement intéressante dans le cas des ouvrages collectifs de petite forme dont l'essai et la nouvelle.

Tout d'abord, nous renvoyons à l'excellent article de Michelle Keown qui considère le travail de collaboration des auteurs de l'exiguïté dans l'ensemble du Pacifique Sud. Keown constate une complémentarité entre les régions francophones et anglophones (en termes socio-linguistiques) qui se manifeste à travers diverses collaborations transnationales actuellement absentes dans d'autres espaces (Keown, 2010). Or, pour l'espace francophone,

le Réunionnais Jean-François Samlong est devenu l'exemple par excellence d'une mise en avant d'un discours interinsulaire, voire transocéanique, qui dépasse les frontières géographiques de son île natale ainsi que des Mascareignes. Prenons par exemple l'ouvrage collectif qu'il a rédigé avec la Martiniquaise Suzanne Dracius et le Guadeloupéen Gérard Théobald, *La Crise de l'Outre-mer français* (2009), ou encore, *Partir sans passeport* (2012), un recueil de nouvelles de onze auteurs de la France outre-mer qui écrivent dans et sur un contexte insulaire, avec l'exception du Guyanais Marie-George Thébica. Ces discours transocéaniques dépassent les frontières géographiques d'un archipel ou d'un océan, pour offrir, comme l'indique la quatrième de couverture, « une maïeutique des imaginaires d'auteurs de la France en couleur, par des récits en français, pimentés, souvent, des saveurs de la langue créole » (2012). Néanmoins, Dominique Ranaivoson constate bel et bien l'absence d'un tel réseau d'interdépendances à l'intérieur des régions indienocéaniques, qu'elle décrit comme un « archipel impossible » (Ranaivoson, 2014).

Pour décrire encore un autre aspect de ce réseau d'interdépendances qui rend compte d'un passage du local au mondial dans l'espace insulaire de la France d'Outre-mer, nous ne pouvons pas nous empêcher d'évoquer le problème d'identité qui nous permettra de mieux comprendre la remarque suivante de Paré : « tout se passe comme si l'écrivain de l'exiguïté, souvent sans écho critique et sans public réel, mettait l'accent sur l'action (au sens théâtral) de l'écriture. Écrire, c'est donc se faire *entendre écrivant* » (Paré, *op. cit.*, 41). Ce besoin de se faire entendre rappelle les propos de Patrick Chamoiseau qui se souvient, dans *Écrire en pays dominé*, des moments plus ou moins tragiques de la départementalisation de 1946, dont « cette disparition quasi totale des productions réelles (...), cette courbe exponentielle d'importations massives (...), ces aliénations extrêmes de l'école et des médias (...), cette consommation mimétique des normes occidentales, cet assistanat hyperbolique » (Chamoiseau, 2002 : 76) qui donne, selon Chamoiseau, une fausse impression de ce qu'il appelle « une 'participation' au monde » (*Ibid.*, 81). Dans le contexte de la départementalisation des îles créolophones (ou d'ailleurs dans les îles du Pacifique Sud), l'action se situe, selon Chamoiseau, à l'encontre « des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes » (*Ibid.*, 17) pour devenir l'acte de naissance d'un discours identitaire : « Écrire, ici, c'est emmêler cette ombre et cette lumière, trouver concert intime de sucre fermenté et de sang éperdu » (*Ibid.*, 53). Nous ne sommes pas loin des discours violents de la Corse Marie Ferranti que nous avons analysés ailleurs (Baage, 2013). Citons aussi le narrateur de la nouvelle « La Réunion des pitons, des cirques et des remparts » du

Réunionnais Jean-François Samlong, « C'est très important pour un écrivain d'écrire et d'être lu (...). Aussi important que de respirer. L'écriture comme une respiration de l'âme » (Samlong, 2012 : 29). Le cheminement de la volonté de *se faire entendre écrivant*, dans un contexte insulaire, doit ainsi retenir notre attention.

Avec ce rapprochement conséquent entre la situation de l'exiguïté d'une part et cette prise de parole plus ou moins violente, voire existentielle, d'autre part, nous devons toutefois nous étonner de l'absence relative de ces auteurs dans les débats autour du concept d'une littérature-monde : parmi les quarante-quatre signataires du manifeste et les vingt-sept interventions de l'ouvrage collectif, ils figurent peu d'auteurs d'origine insulaire, de deux contrées, les Caraïbes et l'océan Indien. Mais cette absence apparente de signataire n'empêche Pierre Astier de décrire l'île de la Réunion dans son ouverture au monde : « La Réunion est un concentré de tout, une planète-terre miniature où l'Europe, l'Asie, le monde arabe et l'Afrique coexistent » ou encore plus loin, « [a]vec pour toile de fond la nature spectaculaire (...) : son volcan, ses forêts, ses plaines et plateaux d'altitude, sa flore, sa faune exceptionnels. La Réunion est une île-monde. Sa littérature est aussi, d'une certaine façon, une littérature-monde (Astier, 2013 : 6-7). Le fragment des discours de l'exiguïté prend-il un nouveau sens dans son rapport au sens théâtral de l'action ?

La notion du fragment : l'effet anthologique et la petite forme

Si les signataires du manifeste ainsi que les interventions de l'ouvrage collectif chez Gallimard récusent l'institutionnalisation du système de production, de publication et de circulation, ces considérations ont amené Françoise Lionnet à réfléchir à la nécessité de relire le canon à partir de ce qu'elle nomme le « cosmopolitisme créole » (2013). Cette nouvelle approche du centre littéraire consiste en un renouvellement stratégique de notre conception de la langue française, de la littérature et du monde : selon Lionnet, la langue et littérature se créolisent et il est temps de considérer l'endettement du centre vis-à-vis de la richesse complexe qu'apporte ces autres textes et parlers « du bout du monde » à la « république mondiale des lettres » au sens où Pascale Casanova entend ce terme. Pour reprendre le terme de Magdelaine-Andrianjafitrimo, les paroles d'outre-mer donnent à lire un dialogisme complexe qui « laisse paraître les mémoires culturelles, collectives, littéraires, écrites et orales » (Magdelaine-Andrianjafitrimo, *op. cit.*, 43-44). Ce genre de dialogue et de réappropriation de mémoires voire de fragments des imaginaires se manifeste surtout dans

un cas particulier de collaboration pour lequel Paré a relevé la dimension existentielle des fragments textuels : « les *petites* littératures souffrent très souvent d'une hypertrophie du discours anthologique (...), les plus *petites* littératures, dans leur fragilité, se donnent l'illusion d'exister en accumulant les répertoires et les anthologies (inventaires producteurs) » (Paré, *op. cit.*, 116).

Moura décrit cet effet anthologique ainsi : « Ces anthologies, représentatives de toutes les régions francophones, (...) réunissent dimensions mémorielle et prospective. Il s'agit de montrer qu'existe une littérature, la composition est créatrice » (Moura, *op. cit.*, 116). Mais il convient de souligner avec les deux critiques que l'intérêt que nous portons aux anthologies, voire aux recueils de nouvelles, s'explique à travers le manque de reconnaissance de certaines petites formes doublement marginalisées, à l'époque contemporaine, tandis que le repli sur le régionalisme normand ou corse de Maupassant et Mérimée représentent des lieux stratégiques de la littérature métropolitaine du XIX^e siècle.

Dans le répertoire des anthologies que nous avons retrouvées dans certaines librairies d'Ajaccio, de Bastia et de Saint-Denis de la Réunion, nous avons remarqué la force stratégique de l'appareil paratextuel de deux anthologies réunionnaises, *Littératures francophones de l'océan Indien* (Joubert et al., 1996) et *l'Anthologie de la littérature réunionnaise* (Antoir et al., 2004). Les préfaces insistent, entre autre, sur la volonté de faire découvrir un ensemble de textes « passionnants » mais la préface de cette dernière anthologie de 2004 va encore plus loin quand elle évoque les difficultés du champ littéraire réunionnais dont les littératures sont « peu connues », voire

souvent l'objet d'un malentendu. Celui-ci se fonde aussi parfois sur une simple paresse intellectuelle qui entraîne trop souvent le lecteur à lire de l'exotisme ou du misérabilisme là où ce qui est en jeu est la question du rapport au lieu, à la fondation, aux origines, aux mythes et aux légendes issus d'un patient travail de créolisation des imaginaires (*Ibid.*, 2).

Cette créolisation des imaginaires dépasse donc le cadre du fragment intertextuel du romanesque et revêt une fonction existentielle dans le paratexte des anthologies de la littérature d'origine insulaire. Quant au Pacifique Sud, Alice Te Punga Somerville soutient que cette « mer d'anthologies » (« sea of anthologies ») glisse vers la dérive car les anthologies se composent dans la discontinuité du fragment et du fragmentaire, aux dépens de l'invisibilité du texte intégral (Te Punga Somerville, 2010). Si le discours anthologique d'origine insulaire privilégie le fragment, il prend une dimension synecdochique qui se

dégage merveilleusement bien dans le paratexte de la collection de nouvelles qui s'intitule « Miniatures : Nouvelles du monde ». Publié à Paris, cette collection assez récente compte actuellement 32 tomes parmi lesquels nous retrouvons naturellement les quatre formes de discours de l'exiguïté de Paré. De fait, la maison d'édition annonce sur son site web que les nouvelles du monde incitent au voyage pour entraîner le lecteur « vers des terres lointaines ou moins lointaines. Elles vous ouvrent à d'autres cultures, d'autres croyances, d'autres histoires. Les grandes plumes de la littérature contemporaine vous emportent loin, loin, loin... » (Magellan & Cie éditions). La quatrième de couverture de *Nouvelles de la Réunion* revendique de la même façon son rôle au monde :

Alors que la mondialisation des échanges progresse, que le monde devient un pour tous, des mondes miniatures s'imposent, des pays et des régions entières affirment leur identité, revendiquent leur histoire ou leur langue, réinvestissent pleinement leur espace. Quoi de plus parlant qu'une miniature, la nouvelle, pour lever le voile sur ce monde-là, celui d'une diversité infinie et porteuse d'espoir (Astier, *op. cit.*)?

Cette double minorisation de l'espace, l'île, et du sous-genre, la nouvelle, est particulièrement remarquable dans les recueils d'origines cubaine, haïtienne, guadeloupéenne, corse, malgache, réunionnaise, mauricienne, nouvelle calédonienne, islandaise, voire singapourienne, sans oublier le tome sur le thème des indépendances. Ces recueils se proposent d'offrir un ensemble cohérent qui, selon Evrard, peut se conjuguer sous de diverses formes dont l'unité du cadre géographique ou la récurrence d'un thème. Ces caractéristiques retiendront notre attention dans la dernière partie. Avec la mondialisation de l'espace, ces discours insulaires anthologiques seraient-ils appelés à préserver le divers en voie de disparition, comme le veulent d'ailleurs les partisans du projet littéraire sans frontières ?

Partir sans passeport : les expériences de l'écart

Afin de répondre à cette question, nous nous pencherons sur un dernier recueil, édité chez idem en France, étonnamment mal diffusé et, dès sa parution, indisponible sur Amazon. *Partir sans passeport* montre encore une autre perspective intéressante du fragment textuel qui dépasse le divers. Dans l'ensemble, ce recueil de douze nouvelles de onze auteurs d'origine ultramarine, propose de nombreuses formes de voyage dans des

contrées qui, selon la quatrième de couverture, « paraissent lointaines depuis Paris alors qu'elles en sont toutes proches à travers les médias qui les inondent tous les jours » (*Partir sans passeport*, 2012). Cette tension entre l'ici et l'ailleurs s'annonce avec la présentation visuelle de la couverture, six horloges avec six espace-temps dont celui de Nouméa (Nouvelle Calédonie), Paris (France), Cayenne (Guyane), Fort-de-France / Pointe-à-Pitre / Saint-Barth (Martinique / Guadeloupe), Saint Denis (Réunion) et Bora-Bora / Tautira-Tahiti (Polynésie française), en toile de fond bleu, symbolisme de la mer ou du ciel de l'outre-mer. Parues à l'occasion de la deuxième édition du festival des Outre-mer à Paris en 2012, les nouvelles dépeignent toute une série de voyages proches et lointains, en métropole, dans l'Outre-mer français ou ailleurs, pour construire en quelque sorte une unité de lieu du recueil de nouvelles visant des terres en situation de périphérie qui se présentent bel et bien comme « 'caillou' qui, bien que français, n'était pas vraiment la France » (Imasango, 2012 : 102), ou encore, « île aux antipodes de la Métropole » (*Ibid.*, 104), voire « rocher microscopique et volcanique » (Dracius, 2012 : 74). Il en résulte des expériences de l'exil et de la migration ou ce que Paré a récemment appelé tout simplement des figures symboliques attribuées à l'exil, la notion centrale d'exiguïté : « L'exil, ce sera tout ça : une détresse certes, mais aussi une illumination des lieux habitables qui échappent à notre regard » (Paré, 2014). Cette microscopie des lieux (in)habitables crée un jeu de correspondances entre les différentes histoires. C'est ainsi que dans l'ensemble, les nouvelles donnent à voir une volonté chez les personnages de s'éloigner ou se rapprocher de la terre natale : « Cet homme était un exilé volontaire à l'antipode des Antilles. Car les Christmas étaient tout simplement situées de l'autre côté du globe ; c'était le coin le plus loin de la Martinique, sa région d'origine. Le trou du cul du monde (...). L'exil maximal » (Valère, 2012 : 219). Ce recueil de nouvelles renvoie ainsi à son statut, à l'heure actuelle, dans le sens où il se présente comme une représentation du « monde dans son éclatement » (Evrard, *op. cit.*, 6).

L'exil et la migration prennent une forme particulièrement intéressante dans trois nouvelles martiniquaises. Dans « Le jour où le temps s'arrêta en Martinique » de Charles-Henri Fargues et « Chabin-an » de Judes Duranty, un échec personnel met les personnages principaux à l'écart d'une communauté enthousiasmée qui fête la victoire de leur yole ronde favorite. Cet écart prend la forme d'exil volontaire dans la nouvelle « Christmas Island » de Laurent Valère lorsque le personnage principal, le gars, s'installe dans « un lieu, un monde si lointain, si différent qu'à jamais ce tour de la Martinique des Yoles Rondes ne vienne perturber sa sérénité (...) L'antipode de la Martinique (...) c'est Christmas Island » (Valère,

2012 : 225-226). Le gars se sent sain et sauf auprès d'une Chinoise d'Indonésie « avec une forte capacité d'émerveillement (...) Surtout quand il lui parlait des choses de la Martinique, (...) la France et toutes ces histoires étranges constitutives de l'insularité française d'outre-mer. Des concepts inconcevables en plein océan indien, à deux mille cinq cents km de l'Australie» (*Ibid.*, 222). Mais il y découvre une flagrante réappropriation des techniques de la régata martiniquaise de la part d'un pêcheur indonésien qui s'était inspiré d'un site en ligne.

L'exiguïté du geste de rupture se donne à lire comme une « irruption dans le champ du visible de certaines logiques de la distance habitées » (Paré, 2014). Dans un espace exogène, l'exilé ne se réjouit pas de la réappropriation des conditions de la victoire par un étranger qui crée une sorte de diaspora d'adeptes. De surcroît, dans l'espace endogène, la rupture avec l'expérience collective de grande envergure, les yoles rondes, comporte des risques importants.

En effet, le lecteur de ce recueil n'est pas amené à devenir un de ces voyageurs globaux, consommateurs de clichés, à l'instar de la collection Miniatures, car les nouvelles de ce recueil se construisent à l'encontre des clichés exotiques du topos colonial français. C'est ainsi que la nouvelle « 22 000 km au-delà des mers » de l'auteur néo-calédonien Imasango narre le retour d'un voyageur qui cherche du repos loin des clichés touristiques, suite à un voyage en métropole : « Cette partie de la Nouvelle Calédonie où le charme et la tranquillité restent les impressions dominantes est bien loin de l'effervescence de la ville et de la société de consommation » (Imasango, 2012 : 134). Il en va de même pour le texte du Réunionnais Jean-François Samlong, « La Réunion des pitons, des cirques et des remparts », met en scène un échange qui se déroule dans un avion en route vers Saint Denis de la Réunion, entre le narrateur et une jeune femme chargée du dossier pour classer la Réunion comme 9^{ème} Parc national français du Patrimoine national. Le narrateur constate avec certitude ses origines insulaires et la spécificité de l'espace insulaire : « (...) il y a une belle histoire au cœur de l'île, écrite par mes ancêtres (...) de tous les pays du monde (...) C'est l'île qui me dit que je ne suis pas d'ailleurs ; c'est l'ailleurs qui me dit que je suis de l'île » ou encore, « une île ne ressemble pas à une autre île » (Samlong, 2012 : 32 & 39). Les propos du narrateur d'Imasango et de Samlong illustrent cette microscopie du lieu habitable dont parle Paré lorsqu'ils décrivent l'espace insulaire comme « un espace de rencontre pour un voyage sans passeport » (Imasango, 2012 : 136).

Cette tension entre l'exil et l'ex-île devient un lieu commun dans ce recueil de nouvelles trans-océaniques. De l'ensemble, nous retenons que l'expérience de l'écart ne résulte pas forcément de la distance géographique ou d'un drame historique mais d'un écart qui se met en place sur le plan de l'imaginaire. « Les miraculés de Bois-Juan » du Guadeloupéen Ernest Pépin dépeint l'écart douloureux qui s'installe dans un jeune couple qui n'entretient pas « la flamme » au sein d'une île tropicale. Dans « Semaine de l'Imaginaire à 'l'école' du Carénage » du Guadeloupéen Georges Brédent, « Voyage à travers les temps précieux » de la Guyanaise Marie-George Thébia et « Le Charme » de la Tahitienne Flora Devatine, les narrateurs proposent une stratégie efficace pour faire face au drame personnel voire culturel qui creuse l'écart entre le centre et la périphérie guadeloupéenne, guyanaise et tahitienne : si la littérature est censée enrichir l'imaginaire des athlètes d'une ville guadeloupéenne en difficulté socio-économique⁶, le voyage dans le passé amène les narrateurs à faire des critiques sociales dans les deux dernières nouvelles. Ces observations s'inscrivent dans une nouvelle esthétique qui, à en croire Odile Cazenave, se manifeste dans les écrits de l'espace méditerranéen : il s'agit de dénoncer le mythe qui consisterait à partir en métropole, pour mettre l'accent sur ceux qui restent au pays natal (Cazenave, 2014).

Mais ce recueil met également l'accent sur les parlars de la France d'Outre-mer où l'on emploie « la langue de Molière sauce chien, pimentée de saveurs créoles (Dracius, 2012 : 95-96) et on entend « raconter (...) dans un français que l'on entend qu'ici » (Imasango, 2012 : 115). Dans « La couleur du béké goyave », Suzanne Dracius se propose de réfléchir sur les « affres immondes du système esclavagiste et une certaine coloration du mot 'béké » (Dracius, 2012 : 16), réflexion qui s'inscrit dans ce que Evrard décrit comme polyphonie du genre : « Au XX^e siècle, la nouvelle recherche davantage la polyphonie, la confrontation de plusieurs voix à l'égalité et la coexistence de plusieurs vérités » (Evrard, *op. cit.*, 54). Effectivement, comme le montre Samlong, il n'est pas question de s'enfermer sur soi : « De plus en plus vaste est le pays de rêve. L'île comme point de départ et d'arrivée. Et, au cours d'un tel voyage, je peux aller très loin dans ma vie » (Samlong, 2012 : 33). L'hétérogénéité des fragments textuels qui composent ce recueil prône la compétence interculturelle et amène le lecteur à réfléchir sur la diversité des contrées qui « paraissent lointaines » (2012)

⁶ « Dès lors, il fut intransigeant sur ce qu'il appelait 'les bonnes manières' et se mit à enseigner à ses protégés le goût de l'effort et la recherche de l'imagination. Ceci passait, selon lui, par l'incitation à la lecture » (Brédent, 2012: 143).

Pour conclure, nous avons montré que la littérature de France insulaire dont la petite forme fait émerger des mondes qui restent réfractaires à une définition univoque, que cela soit en termes de « littérature(s) francophone(s) » ou de « littérature-monde en français ». Il convient de suivre le modèle de Chris Bongi qu'il développe dans *Islands and Exiles*. Il y prône deux types de lectures du fragment insulaire⁷ qui représentent à la fois le lieu par excellence du tout-monde dans le sens où Glissant entend ce terme, et le lieu par excellence de l'exil. Dans ce sens-là, l'hypertrophie du discours anthologique et la présence des recueils de nouvelles véhiculent ces deux types de représentations. La première représentation est métonymique, l'île devient le carrefour des cultures mais risque d'être mis en valeur à des fins économiques et commerciales. La deuxième représentation est emblématique d'une tension permanente entre l'ici et l'ailleurs, observation que nous avons faite quant au recueil *Partir sans passeport*.

Toutefois, la petite forme dans son rapport aux marges prend encore un autre sens si on considère l'observation récente d'Ari Blatt : dans le cadre de son intervention lors du 33ème colloque international d'Études Françaises et Francophones en 2016, il constate un retour au régionalisme dans la littérature de l'extrême contemporaine, qui s'éloigne des connotations négatives de la campagne. Ce constat permettra effectivement de créer un espace pour toute forme d'insularisation, au sens où Paré entend ce terme, présente aussi dans certains recueils de nouvelles tels que *Partir sans passeport*, tout en mettant en évidence que « la littérature de France n'est qu'un îlot qui bruit, psalmodie et crée en français au milieu d'un archipel de langue française » (Waberi, 2007 : 72). Pour Robert Viau, les propos de Waberi incarnent le cœur d'une querelle autour d'un concept qui veut que « la littérature française soit placée dans un centre normalisateur et que les autres littératures de langue française ne représentent que des îlots excentrés et dispersés. Il [Waberi] renvoie l'écrivain français à sa propre insularité au sein d'un ensemble plus vaste » (Viau, 2013 : 91).

⁷ « The island is a figure that can and must be read in more than one way: on the one hand, as the absolutely particular, a space complete unto itself and thus an ideal metaphor for a traditionally conceived, unified and unitary, identity; on the other hand, as a fragment, a part of some greater whole from which it is in exile and to which it must be related (...) the island is thus a site of a double identity » (Bongi, 1998: 18).

Bibliographie

- ANTOIR, David-Fontaine, POUZALGUES, Marimoutou et SAMLONG, Jean-François (orgs.) (2004). *Anthologie de la littérature réunionnaise*. Paris : Nathan.
- ASTIER, Pierre (orgs.) (2013). *Nouvelles de la Réunion*. Paris : Magellan & CIE, collection « Miniatures ».
- BAAGE, Silvia (2013). « Mediterranean French and Caribbean Paroxysms : Marie Ferranti's Violent Discourse about Corsica », in Yves-Antoine Clemmen, Margit Grieb (orgs). *Current Trends in Language and Culture Studies*. Boca Raton: Brown Walker Press, pp. 25-38.
- BONGI, Chris (1998). *Islands and Exiles: The Creole Identities of Post/colonial Literature*. Stanford : Presses universitaires de Stanford.
- CAZENAIVE, Odile (2014). « Dire le retour sans le dire : Nouvelle configuration des motifs exiliques et d'expatriation », in Vassiliki Lalagianni, Jean-Marc Moura (orgs). *Espace méditerranéen : Écritures de l'exil, migrations et discours postcolonial*. pp. 173-183.
- CHAMOISEAU, Patrick (2002). *Écrire en pays dominé* [1997]. Paris : Gallimard.
- CONFIAINT, Raphaël (2013). « Introduction : Mondes créoles, terres d'écrivains » in Raphaël Confiant (org). *Nouvelles des mondes créoles*. Paris : Éditions Écriture, pp. 7-35.
- DE SOUZA, Pascale (2009). « Francophone Island Cultures : Comparing Discourses of Identity in 'Is-land' Literatures » in Charles Forsdick, David Murphy (orgs). *Postcolonial Thought in the French-speaking world*. Liverpool: Presses universitaires de Liverpool, pp.238-247.
- DRACIUS, PEPIN, SAMLONG, THEBIA, BREDENT, DEVATINE, IMASANGO, FARGUS, DURANTY, VALERE, JOS (2012). *Partir sans passeport*. Paris : Idem.
- EVRRARD, Franck (1997). *La Nouvelle*. Paris : Éditions du Seuil.
- HAU'OFA, Epeli (2008). « Our Sea of Islands ». *We are the Ocean: Selected Works*. Honolulu : Presses universitaires de Hawaï'i, pp. 27-40.
- GAY, Jean-Christophe (2008). *L'Outre-mer français : Un espace singulier*. Paris : Belin.
- GHINELLI, Paola (2005). *Archipels littéraires : Chamoiseau, Condé, Confiant, Brival, Maximin, Laferrière, Pineau, Dalember, Agnant*. Montréal : Mémoire d'encre.
- JOUBERT, Osman et al (orgs) (1996). *Littératures francophones de l'océan Indien*. Maxéville : Jean-Lamour.

KEOWN, Michelle (2010). « Littérature-monde or littérature océanienne ? Internationalism versus Regionalism in Francophone Pacific Writing » in Alex Hargreaves, Charles Forsdick, David Murphy (orgs). *Transnational French Studies : postcolonialism and littérature-monde*. Liverpool : Presses universitaires de Liverpool, pp. 240-257.

LE BRIS, Michel (2007). « Pour une littérature-monde en français » in Michel Le Bris, Jean Rouaud (orgs). *Pour une littérature-monde*. Paris : Gallimard, pp. 23-53.

LIONNET, Françoise (2013). « World Literature, Francophonie, and Creole Cosmopolitics » in Theo D'haen, David Damrosch, Djelal Kadir (orgs). *The Routledge Companion to World Literature*. New York: Routledge, pp. 325-335.

MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO, (2009). « Littératures des départements d'outre-mer, littératures francophones : les ambiguïtés d'une terminologie ou un double anachronisme » in Bernard Idelson, Valérie Andrianjafitrimo (orgs). *Paroles d'outre-mer : identités linguistiques, expressions littéraires, espaces médiatiques*. Paris : L'Harmattan, pp. 35-45.

MOURA, Jean-Marc (2005). *Littératures francophones et théorie postcoloniale* [1999]. Paris : Presses universitaires de France.

PARE, François (1994). *Les Littératures de l'exiguïté*. Ottawa : Le Nordir.

PARE, François (2014). « L'exil et son point final : microscopies du lieu habitable » Discours plénier de la journée d'étude « L'exil en situation d'exiguïté dans la francophonie internationale » Université de Montréal, département de littérature comparée le vendredi 28 novembre 2014.

RANAIVOSON, Dominique (2014). « Entre géographie et imaginaire : l'impossible archipel indianocéanique » in Ana Isabel Moniz, Dominique Faria, Leonor Coelho, José Domingues de Almeida (orgs). *L'Ile : imaginaire et fiction*. Porto : Universidade do Porto Faculdade de Letras [disponible le 2 mai 2016]
<URL :<http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/12590.pdf> >

SPITZ, Chantal (2006). *Pensées insolites de inutiles*. Papeete: Éditions Te Ite.

TE PUNGA SUMERVILLE, Alice (2010). « Our Sea of Anthologies. Collection, Display, and the Deep Blue Sea » in Raylene Ramsay (org). *Cultural Crossings : Negotiating Identities in Francophone and Anglophone Pacific Literatures / À la croisée des cultures : De la négociation des identités dans les littératures francophones et anglophones du Pacifique*. Berlin : P.I.E. Peter Lang, pp. 217-234.

TRABELSI, Moustapha (2005). *L'insularité*. Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, Centre de recherche sur les littératures modernes et contemporaines.

VIAU, Robert (2013). « La Littérature-monde en français : l'historique d'une querelle », *in* Cécilia Francis et Robert Viau (orgs). *Trajectoires et dérives de la littérature-monde : poétiques de la relation et du divers dans les espaces francophones*. Amsterdam : Éditions Rodopi, pp. 73-110.